Document generated on 06/04/2025 6:38 a.m.

24 images

Du mythe à la réalité
Pour un seul de mes deux yeux d'Avi Mograbi

Fabien Philippe

Number 125, December 2005, January 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25476ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Philippe, F. (2005). Review of [Du mythe à la réalité / *Pour un seul de mes deux yeux* d'Avi Mograbi]. *24 images*, (125), 54–54.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Du mythe à la réalité

par Fabien Philippe

La force d'Avi Mograbi est utiliser les propres armes de son pays, Israël, pour dénoncer l'occupation des territoires palestiniens.

Avi Mograbi ne rigole plus. « Je n'ai pas pris la décision de faire un film sérieux, c'est la situation qui me l'a imposé. »[1] Disparue donc l'autofiction qu'il développait depuis ***Comment j'ai appris à surmonter ma peur et à aimer Ariel Sharon*** et qui, sur un ton sarcastique, dénonçait les abus de l'État d'Israël et le climat de violence régnant au pays. Son ton ironique a été laminé par une réalité qui tient lieu de discours et de positions : le rapport épineux unissant Palestiniens des territoires occcupés et soldats israéliens. D'un côté, un peuple dont l'occupation est devenue le statut officiel : attente interminable derrière des barbelés sous un soleil de plomb, déclinaison d'identité au *check-point*, traversées par des chemins non balisés, à ses risques et périls. Scène invraisemblable d'humiliation : au *check-point*, un Palestinien est forcé de se tenir sur une pierre, dos aux soldats qui contrôlent sans plus d'explication. De l'autre côté, le corps militaire israélien dont le seul visage sera celui d'une jeunesse casquée, dictant ses ordres. Corps-tank, corps-tour de garde, corps-silhouette dans la pénombre des chars, le soldat a perdu son visage.

Parallèlement à cette guerre de tranchées ou guerre des nerfs dont vides juridiques et ordres injustes constituent la lie, Mograbi se promène sur les sites touristiques de son pays, là où sont remis au goût du jour deux mythes juifs : le suicide collectif des 960 Juifs de Massada assiégés par les Romains et le sacrifice de Samson entraînant dans sa mort ses persécuteurs philistins. Par un montage au mécanisme implacable, ces deux mythes viennent se frotter à la situation actuelle et se chargent d'une propagande assassine. Le destin des Juifs de Massada ne fait que renvoyer à la situation des Palestiniens terrés dans des zones de non-droits. Quant au mythe de « Samson le héros » dont on enseigne dans les écoles le précepte « Plutôt crever mal accompagné que seul », il devient, à l'heure israélo-palestinienne, Samson le kamikaze. La leçon est glaçante : la reconduction de ces mythes sert de légitimité à la violence mais dénonce du coup Israël comme force d'occupation. La force de Mograbi vient de cette dénonciation de son pays par l'utilisation de ses propres armes, à l'image des touristes criant « Romains, on ne se rendra pas ! » pour rejouer Massada et dont l'écho leur revient en pleine face. La séquence de commémoration de l'assassinat du fondateur de Kach, mouvement juif raciste, achève la leçon d'histoire dans l'horreur. Au chant de *Que je me venge de la Palestine*, de jeunes Juifs sautent en cadence. On voudrait éviter la comparaison mais c'est impossible : la séquence pourrait illustrer un documentaire sur la jeunesse néo-nazie…

Pour créer la jonction entre les deux peuples, reste Mograbi, cinéaste engagé qui se filme, sans mise en scène superflue, dans son bureau lors de ses conversations téléphoniques avec un ami palestinien en zone occupée. Le pouls de la situation passe par le combiné : colère et vengeance montent dans les camps et le cinéaste, sans voix, accuse le point de non-retour et le climat délétère qui règne.

Dans une ultime tentative d'humaniser son armée, Mograbi et sa fidèle caméra tentent de percer le visage derrière l'uniforme. Résistance immédiate : les soldats obstruent l'objectif de leur main. Dans ***Le filmeur***, Alain Cavalier introduisait sa main dans le champ de la caméra, posant ce geste comme présence au monde ; celui des soldats en est l'exact contraire : la censure de la réalité. Abandonnant alors sa politique de la distance et de l'écart engagée jusqu'alors, le cinéate insulte les militaires qui refusent de laisser passer les enfants arabes rentrant de l'école. Sa voix off résonne comme porte-parole d'une partie des Israéliens refusant la politique de leur pays et le sort réservé aux Palestiniens. Encore une fois, les soldats ne violeront pas leur uniforme et leur silence, plus assassin qu'une bombe. Malgré le sentiment d'échec qui ressort de ***Pour un seul de mes deux yeux*** quant à la résolution du conflit, Mograbi arrive à rééquilibrer la tendance médiatique visant à faire des Palestiniens les seuls archanges de la mort et retourne à la source plus perverse de la violence israélienne.

1. Dans Janine Halbreich-Euvrard, *Israéliens, Palestiniens : que peut le cinéma ?*, Éditions Michalon, 2005.

Israël-France, 2005. Ré., scé., son et mont. : Avi Mograbi. Ph. : Philippe Bellaïche et Avi Mograbi. Couleur. 100 minutes. Dist. : Fun Film.